

VUE DU CHATEAU ROYAL DE BALMORAL.

## LA REINE VICTORIA INTIME

SUITE ET FIN

X



MAIS, nous demandera-t-on, cette pauvre grande souveraine a-t-elle travaillé sans cesse et sans jamais s'amuser ? Ce serait une erreur de le croire. Elle avait trop de gaieté naturelle et d'entrain, elle avait été trop sevrée de plaisirs avant son avènement, pour ne pas prendre sa revanche dans la mesure du possible. Souvent, son plaisir n'était qu'un changement d'occupation, mais parfois aussi, c'était chose bien réelle, et la forme préférée de ce plaisir était la danse.

La reine l'aimait beaucoup, l'avait étudiée comme un art, savait danser toutes les danses anciennes et modernes, et encourageait de tout son pouvoir, ce goût dans son entourage. Pour sa part, elle ne se permettait guère que tous les genres de quadrilles et dans certaines grandes occasions, bals costumés entre autres, un menuet ou une pavane. Elle ne valsait qu'avec le prince Consort et les souverains ou princes royaux. Dès l'âge de douze ans, on la conduisait souvent à l'Opéra, et le ballet faisait ses délices, tellement qu'elle reproduisit sur ses poupées, de ses petits doigts fort habiles, les costumes des Taglioni, Cerrito, Grisi, Brocart et autres étoiles de la danse. On peut les voir encore avec le nom des modèles, dans sa « maison de poupées ».

La princesse Victoria parut peu à la cour avant son avènement ; mais après son mariage, les petit

bals devinrent très fréquents au palais et surtout à Windsor et à Frogmore, puis à Osborne et à Balmoral, sauteries improvisées, très gaies, où la reine se mêlait et parlait à tous, où parfois l'insuffisance du nombre, soit des danseuses, soit des cavaliers, donnait lieu à des incidents amusants. A une heure et demie, souper très simple et l'on se retirait. En Écosse, les danses nationales des montagnards, les *reels* aux torches de résine les soirs de chasse, ravirent la reine par leur originalité pittoresque et les robustes gardes des forêts, eurent vraiment « un parterre de rois ».

Puis, Sa Majesté, dans l'intérêt du commerce de luxe, alors fort éprouvé, ressuscita les grands bals costumés qui avaient disparu depuis la chute des Stuarts. Ce furent des splendeurs inouïes. Tous les écrins s'ouvrirent ; toutes les dentelles, plus précieuses que des diamants, sortirent des coffrets antiques. Le premier bal reproduisit l'époque d'Edouard III ; à tout seigneur tout honneur ! Le prince Albert représenta le roi, Sa Majesté la reine Philippa. Vinrent ensuite des bals Stuart, Georges II et III, Louis XV et XVI, etc.

Partout où allait la reine, chez ses sujets de la haute aristocratie (quelques-uns plus riches qu'elle), chez les souverains étrangers, on s'empressait de satisfaire à son goût bien connu et partout elle s'amusait franchement. On se rappelle les magnificences des bals de Versailles et de l'Hôtel de Ville, lors de son voyage en France, sous l'Empire. Au Palais municipal, elle rit beaucoup en entendant le *God save the Queen* transformé en polka !

Un soir, au château d'Eu, la jeune reine, que certaines personnes très raides accusaient d'être strop *bonne enfant*, donna néanmoins une jolie





leçon de convenance. Ayant très chaud, elle demanda un verre d'eau qu'un *laquais* lui présenta aussitôt. Elle refusa de le prendre et le roi Louis-Philippe, très contrarié de ce manquement à l'étiquette, s'empessa d'envoyer un de ses fils offrir le verre demandé.

Un des simples amusements de la reine fut, pendant longtemps, ce que les Anglais appellent un jeu à la ronde (*round game*), vingt-et-un, nain jaune, etc. Les enjeux étaient des plus modestes, mais l'étiquette exigeait que toutes les pièces de monnaie fussent neuves. Pendant leurs chères retraites dans les Highlands d'Ecosse, le royal couple jouait aux échecs ou au whist avec la dame d'honneur et « un mort ». Aujourd'hui, les patiences occupent souvent les heures de loisir de Sa Majesté.

Dans ces mêmes montagnes d'Ecosse, elle apprit à aimer la cornemuse et attacha un de ces artistes du désert à sa maison. Il joue le matin sous sa fenêtre, à Osborne, et sous les arbres, à Frogmore, pendant qu'elle déjeune en plein air.

Elle fut joyeuse comme un enfant, certain jour que son cornemusier remporta le prix à un concours sur ses domaines.

Assister à des parties de tennis, à des luttes d'adresse, à des courses à pied, aux prouesses d'équitation de ses Indiens, orner un arbre de Noël, organiser des bals pour ses serviteurs avec qui les princesses dansent de bon cœur, autant de distractions pour l'esprit fatigué de la souveraine. Ses petits-enfants chéris, les jeunes Battenberg, sont autorisés à satisfaire maints caprices, tels que faire danser des ours ou un singe de passage, au son de l'orgue de Barbarie, ou faire donner une représentation de guignol, et l'indulgente grand-maman rit de tout cœur, car ce cœur est resté jeune et pur.

Jusqu'à la mort du Prince, la reine consacra trois soirées par semaine au théâtre, opéra ou comédie; c'était son plaisir de prédilection. Souvent les artistes de telle ou telle scène allaient donner des représentations dans les palais royaux; on fit même aménager à Windsor un théâtre qu'on y a conservé.

Pendant bien des années, après la mort du prince Albert, il n'y eut aucune représentation chez l'auguste veuve; elle n'autorisa même pas les comédies d'amateurs et les tableaux vivants que ses enfants aimaient à jouer; mais, il y a quelques années, le prince de Galles obtint que la sévère consigne fut levée et la reine a repris plaisir à ces distractions; elle s'occupe même activement des préparatifs et des répétitions. Les artistes sont traités en princes au palais. Il y eut autrefois des plaintes sur l'insuffisance des *cachets* payés par la Maison royale; la reine fit droit aux réclamations; les plaintes continuèrent, il y eut même un certain scandale, une enquête fut ouverte et l'on découvrit que le directeur, artiste très célèbre par

lui-même et plus encore par son père, Charles Kean, s'attribuait une part si léonine, qu'il lui fallait bien rogner celle de ses subordonnés!

Au nombre des récréations de Sa Majesté, il faut placer ses visites aux belles races de bétail qui sont l'orgueil de ses fermes, à ses volières délicieusement peuplées, à ses magnifiques collections de volatiles et surtout à ses chenils. Elle a toujours eu un goût prononcé pour tous les animaux, excepté les chats, mais ce sont les chiens qui ont joui de sa plus grande faveur. Le gracieux lévrier du prince Albert, *Eos*, qui partagea seul les tête-à-tête des fiancés royaux; les beaux et formidables chiens des Highlands, *Noble* et *Sharp*, dont tout le monde avait peur, excepté leur maîtresse; d'autres encore, mignons et gracieux, sont devenus historiques. La reine leur a donné place dans ses mémoires et des dessins, aquarelles, statuettes en or, argent et bronze, les représentent dans toutes les résidences de Sa Majesté, aussi bien que ses chevaux favoris. Ses chenils, comme ses écuries, comme ses étables, sont des modèles de confort, d'hygiène et de propreté. Elle a nommé chaque animal et connaît tous ceux qui sont depuis quelque temps sur le domaine. Faire du mal à aucun d'eux, serait le plus sûr moyen de s'aliéner sa bienveillance.

Une demi-douzaine de « ses amis à quatre pattes » l'accompagne partout. *Noble*, tant qu'il vécut, eut la garde de ses gants et il n'eût pas fait bon vouloir les lui prendre. A part cela, bon enfant; mais *Sharp*, que sa maîtresse appelait *le bon Sharp*, était la terreur des valets de pied. Un jour, sans la moindre provocation, il sauta sur celui qui le tenait en attendant la sortie de Sa Majesté; il reçut un fort coup de canne qui le fit boiter et, quand la reine s'informa, l'homme n'osa jamais lui avouer ce qui s'était passé. Heureusement, on se contenta de son explication.

## XI

Pour être reine, on n'en est pas moins femme; on a des fantaisies, peut-être quelques manies; on est même exposé à en avoir plus que d'autres, étant donné le respect et l'impunité. La reine en a, mais généralement fort innocentes.

Nous avons dit qu'elle n'aimait pas les nouvelles figures. En outre, il lui est désagréable d'être regardée et tous ses serviteurs reçoivent les ordres les plus stricts à cet égard. Parmi les milliers d'ustensiles familiers : bols, bougeoirs, lampes, un petit nombre est distingué et doit toujours servir; il faut que les uns aillent à Balmoral; d'autres à Osborne, d'autres encore, comme sa magnifique garniture de toilette en or, ne quittent jamais Windsor. Du reste, la vaisselle d'or n'est jamais emportée à la campagne. Certaines pièces d'argenterie paraissent invariablement sur la table royale.



Les appartements privés, meublés et ornés autrefois par le prince Consort, ne sont jamais modifiés; quand les tentures et tapis exigent un renouvellement, on en copie les dessins avec la plus parfaite exactitude et chaque chose occupe invariablement la même place. Le culte des souvenirs, la fidélité aux anniversaires sont des traits aimables du caractère de la reine. Le 14 décembre, date de la mort du prince et de sa fille la princesse Alice, la reine s'enferme après l'office funèbre et ne prend l'air que pendant le court trajet de Windsor à Frogmore; toute la cour prend le deuil; il n'y a pas de travail d'État.

Outre les règles d'étiquette au sujet de la toilette des dames et des demoiselles d'honneur, celles-ci ont à se conformer au goût de Sa Majesté: pas de couleurs criardes, de façons excentriques, de décolletage exagéré; très peu de garnitures. Cependant, la reine apprécie l'élégance de bon goût, fait souvent des cadeaux en bijoux, dentelles, soieries et, pendant longtemps, elle prit plaisir à choisir elle-même dans ses serres, les fleurs que ses dames porteraient le soir.

Pour ses propres ajustements, son goût est devenu si simple, que ses enfants lui en font de gracieux reproches. Sous un seul rapport, son choix est en rapport avec sa situation. De quelque étoffe qu'il s'agisse, il faut qu'elle soit de la plus belle qualité; son linge personnel et celui de sa maison sont merveilleux de finesse et de beauté. Au plus petit signe d'usure, tout est envoyé aux hospices.

Toute toilette, y compris le manteau et le chapeau, est exécutée en double.

On sait que le prince Albert, lors de ses fiançailles, donna à sa fiancée son portrait monté en bracelet et que la reine ne l'a jamais quitté. Il y a quelques années, la monture se brisa et la royale veuve fut tout agitée, toute mal à l'aise, pendant les quelques heures que le bijoutier le garda pour le réparer. Un autre portrait, fait après la mort de l'époux tant regretté, est attaché au côté droit du lit de la reine et au-dessous est une couronne d'immortelles.

La manie la plus tenace peut-être de Sa Majesté est de ne rien détruire; la personne chargée du soin de sa garde-robe pourrait lui présenter, si elle lui en donnait l'ordre, les toilettes complètes portées en telle ou telle circonstance mémorable. Grâce à sa collection, il serait facile d'étudier toutes les modes depuis soixante ans.

Très différente de la plupart de ses sujets, la reine prend plaisir à faire faire son portrait; personne au monde n'a posé aussi souvent qu'elle et aussi parfaitement, dit-on, avec obéissance, mais sans l'air endormi ou ennuyé des modèles en général. Toute nouvelle photographie l'amuse et ce goût ne s'arrête pas aux personnes, mais s'étend à tous les objets qui lui plaisent ou qui lui rappellent un souvenir quelconque; il faut même qu'on les

reproduise sous leurs aspects divers et, quand on connaît approximativement le nombre de ceux que possède Sa Majesté, on peut s'imaginer les proportions qu'ont prises ses collections photographiques. Bien entendu, ses résidences à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, ses jardins, ses animaux favoris forment des *galeries* bien fournies. Chaque pièce, sans exception, est soumise à la sévère critique de la reine et, lorsqu'elle est approuvée, prend place dans tel ou tel des merveilleux catalogues qui, à eux seuls, forment une admirable bibliothèque d'art. Peu de jours s'écoulent sans que Sa Majesté n'en demande un volume; c'est un de ses plus grands et plus dispendieux plaisirs.

On a remarqué, non sans surprise, que de tous les portraits de ses gendres et belles-filles, aucun ne figure sur les murs de ses appartements à Windsor. Cependant, leurs photographies sont innombrables et il en est parmi eux qu'elle a beaucoup aimés, l'empereur Frédéric entre autres. Quand il mourut, elle pria qu'on lui donnât le dernier cheval monté par le prince et, lorsqu'on l'eut amené à Windsor, elle déclara que personne ne le monterait plus.

Un des préjugés invétérés de la reine est celui qui condamne toutes les veuves remariées; jamais on n'a pu lui faire admettre les circonstances atténuantes.

A part cela, elle s'efforce toujours d'être juste et sait reconnaître très gracieusement ses erreurs de jugement. Il est vrai qu'elle reçut dans sa jeunesse une terrible leçon qu'elle n'oublia jamais. Peu après son avènement, une jeune demoiselle d'honneur, accusée d'une faute qu'elle n'avait pas commise, fut obligée, malgré ses protestations, de quitter la cour. Bientôt, elle mourut et, après sa mort, son innocence fut pleinement démontrée. La reine conçut de cette erreur un profond chagrin mêlé de remords et s'est toujours efforcée, depuis, de vaincre ses préjugés contre les personnes.

Deux de ses plus illustres ministres, Robert Peel et Disraeli, lui furent d'abord antipathiques. Quand elle les connut mieux, elle les apprécia, eux et leurs services, à toute leur valeur, proclama hautement leurs mérites et les pleura comme des amis dont elle ne pouvait trop regretter la perte.

Des goûts de Sa Majesté, le plus prononcé est certainement celui du grand air. En toute saison, elle sort en voiture découverte, et, dès que le temps le permet, elle déjeune et goûte dehors. Son appétit a toujours été très modéré, ce qui fait exception dans la famille de Hanovre. Bien que sa table soit abondante et admirablement servie, elle touche à peu de mets, et, quoique ses serres fournissent de tout en toute saison, elle préfère manger les choses en leur temps, excepté les fraises, qui lui sont envoyées chaque jour de Frogmore, partout où elle séjourne. Elle ne prend jamais de viande ni de volaille froide, mais l'ordre



est donné qu'il y en ait à tous les repas sur les buffets. Un jour, elle prouva qu'elle avait l'œil à tout en donnant une petite leçon qui ne fut jamais oubliée. Elle avait remarqué sur son buffet, en entrant dans la salle à manger, un *demi-poulet* assez maigre. Elle fit comprendre, en une langue quelconque, à la princesse Béatrice et à la dame d'honneur, d'avoir à demander du poulet froid, et elle en demanda de même. On juge de la consternation ! Impossible de servir les trois dames ! On peut croire que la chose ne se renouvela pas !

Au premier déjeuner, la reine ne prend, à l'ordinaire, qu'un œuf à la coque ou poché sur une tartine de pain grillé. Le lunch se compose d'une petite tranche de bœuf toujours rôti à Windsor, devant un feu réservé aux rôtis de Sa Majesté, ou bien d'une aile de volaille ou de gibier préparée de même. La tasse de thé de l'après-midi est plus indispensable que tout autre rafraîchissement et tous les gâteaux variés qui l'accompagnent sont confectionnés à Windsor, puis envoyés quatre fois par semaine à la maison de la reine, n'importe où elle se transporte, à l'étranger comme dans le royaume. Un appareil ingénieux permet à Sa Majesté de prendre sa tasse de thé dans les montagnes aussi bien que chez elle.

Avec les fraises, les ananas et certains raisins dorés très parfumés comptent parmi ses fruits préférés. Quant aux légumes, c'est la pomme de terre, sous toutes les formes imaginables, qui règne sans conteste.

Les caves de Windsor et des palais de Buckingham et de Saint-James renferment des trésors inestimables en vins de toutes provenances. Mais Sa Majesté leur fait peu d'honneur, quoiqu'ils soient généreusement offerts à ses hôtes. Un peu de fin whisky avec une eau minérale est à peu près le seul breuvage qu'elle se permette en dehors de son cher thé. Cependant, il y a toujours dans sa voiture, lors de ses excursions, quelque bouteille de précieux bordeaux, vin du Rhin ou autre produit de la vigne. Lors d'un sérieux accident de voiture en Écosse, où elle fut blessée au visage et à la main droite, elle n'eut, pour étancher le sang qui coulait sur ses joues, que le contenu d'une bouteille de bordeaux. Son extrême sobriété (malgré les indignes racontars qui ont essayé d'en faire douter), ne l'empêche pas de désirer que ses féaux sujets, ses chers marins surtout, prennent leur part des bonnes choses de ce monde. Un jour, elle était en croisière dans la Manche. Assise sur le pont, elle s'amusait à tresser de la paille pour chapeaux. Tout à coup, elle s'aperçut que les matelots, réunis en groupes, paraissaient agités et mal à l'aise. Enfin, les hommes envoyèrent une députation à lord Adolphus Fitz-Clarence, commandant du yacht. Sa Majesté, très intriguée, demanda en riant si une révolte se préparait. Lord Adolphus lui répondit, sur le même ton, que tout

s'apaiserait si Sa Majesté voulait bien changer un peu sa chaise de place.

— Et quel mal fais-je donc où je suis ? demanda-t-elle.

— Madame, Votre Majesté masque, sans le savoir, la porte de l'endroit où se trouve le grog des hommes, et c'est l'heure où ils le prennent.

— Je veux bien me déranger, reprit la reine, mais à la condition qu'on me fera goûter au grog.

Quand on eut obtempéré à cet ordre déguisé, elle ajouta :

— Le grog serait bien meilleur s'il était plus fort !

Et elle donna un ordre que les matelots approuvèrent sans hésitation.

Sa Majesté aussi prend un grog léger, ce qu'elle appelle « son bonnet de nuit », après son travail du soir, qui suit sa sortie du salon et précède son coucher. C'est son seul *excès* !

## XII

Il est impossible d'être plus *femme* que la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, et c'est surtout par ses sentiments d'épouse, de mère, et ses vertus d'intérieur, qu'elle a conquis le cœur de ses sujets, et plus encore peut-être, de ses sujettes. Le besoin impérieux de vie familiale qui existait en elle lui fit désirer, dès les premières années de son règne, de posséder au moins une retraite où elle pourrait jouir en paix de son bonheur domestique et se reposer parfois des soucis écrasants du pouvoir tel qu'elle le comprenait. Elle était montée sur le trône sans fortune personnelle et, de plus, elle avait trouvé, comme nous l'avons dit, la maison royale en proie à un indicible désordre. Grâce à l'excellente administration de son jeune époux et à sa propre fermeté, elle se trouva en peu d'années assez riche pour acheter le domaine d'Osborne, si délicieusement situé dans cette île de Wight, qui serait digne de figurer dans la Méditerranée. C'était le *home* rêvé, la retraite ignorée dans un climat charmant, une nature luxuriante. « Quel plaisir, écrivait la nouvelle propriétaire à son oncle Léopold, roi des Belges, d'avoir une résidence à nous, d'échapper aux Eaux et Forêts, et autres charmantes administrations qui sont en réalité le fléau de notre vie ! »

La maison était trop petite ; pendant six ans, ce fut une récréation délicate d'en construire une autre, dans le style italien, de tracer des parcs et des jardins, et d'ajouter successivement au domaine, si bien qu'au lieu de douze cents arpents, il en contient aujourd'hui six mille. Outre la demeure principale, il se trouve dans le parc plusieurs jolies villas habitées tour à tour par des membres de la famille ou des personnages attachés à la cour.

En 1848, la reine fit son premier voyage en Écosse, et fut séduite à jamais ; ce fut le coup de



foudre! Elle vit Balmoral, alors modeste castel féodal, situé dans un lieu admirable et si sauvage que les daims de la montagne y descendaient pour se désaltérer.

On s'est souvent étonné que la souveraine ait pu se contenter si longtemps de cette pittoresque mais étroite demeure. En 1853, elle posa la première pierre du nouveau château qui s'élève aujourd'hui sur les bords de la bouillonnante Dee, et dont la tour principale, haute de cent pieds, proclame la dignité de celle qui l'habite. Les plans ont été très artistiquement conçus par le prince Consort, qui a conservé au parc le caractère dû à la nature.

L'intérieur du château est simple, familial; c'est plus que toute autre, plus qu'Osborne même, la maison du souvenir. La plupart des tentures, et même plusieurs tapis, sont faits d'étoffes écossaises, reproductions de divers tartans parmi lesquels se distingue le brillant Stuart.

Le temps n'est plus où Sa Majesté pouvait aller se cacher aux yeux de tous dans un des agrestes cottages ou *shiel*s de la montagne, étroit réduit en bois de sapin, au milieu des forêts; mais elle s'y rend encore en voiture, y prend sa chère tasse de thé, et, en redescendant, visite, à son gré, les *cairns*, ces tumuli si communs en Écosse, amas de pierres brutes élevés à la mémoire d'un être cher, ou en commémoration d'un grand événement. Chacun des enfants royaux a le sien, et il en est aussi qui rappellent des mariages ou des décès. Parmi ces souvenirs, on remarque la belle croix de granit élevée à la mémoire de la princesse Alice.

A l'est du château, se dresse la statue du prince Consort en costume écossais, avec un lévrier de chasse couché à ses pieds. C'est là que, tous les ans, le 26 août, jour anniversaire de la naissance du prince, la reine, les membres de la famille présents, la cour, les serviteurs et les tenanciers se

réunissent en silence, les hommes la tête découverte, et vident une coupe à la mémoire du défunt. En face de cette statue, est celle de la reine, en bronze. Elle lui fut offerte par ses tenanciers écossais, lors de son jubilé.

Une des promenades matinales de Sa Majesté, dans son petit panier, est la route forestière et ombreuse qui conduit au mausolée de granit dédié à son dernier fils, le prince Léopold, mort en 1884.

C'est à Balmoral que la reine se sent le plus *chez elle*; à plusieurs lieues à l'entour, elle est considérée par les bonnes gens du pays comme une amie personnelle, car il est peu de chaumières où elle ne soit entrée pour partager les joies et les douleurs des habitants, apporter un souvenir, souvent donner la maison elle-même avec son jardin, consoler d'un deuil ou s'asseoir près du lit d'un malade et lui lire quelque passage fortifiant des Écritures. Chez ce peuple profondément religieux, ce sont là des titres à leur respect et à leur affection qui dépassent de beaucoup ceux de la grandeur et de la puissance.

A Balmoral, le culte est presbytérien; le caractère austère en plaît à Sa Majesté. Autrefois, elle recevait la communion dans l'église du village voisin, au milieu de son peuple, mais elle y renonça vite, car elle s'aperçut que sa présence excitait une curiosité et amenait une foule qui n'avait rien de religieux.

Tous les détails que nous venons de donner sont parfaitement exacts et véridiques. Si l'ensemble présente un caractère et un genre d'existence dignes de tout respect, une réunion de qualités et, plus encore, une absence de défauts très rares chez les grands de ce monde, la flatterie n'y est pour rien. Nous nous sommes efforcée de rester simplement fidèle à la vérité, sans compliments ni emphase.

MARIE DRONSART.



## LE VIEUX JARDIN

*Au fond du jardin solitaire  
Je suis venu chercher la paix.  
Il y flotte un air de mystère,  
Et les grands arbres plus épais  
Versent leur ombre sur la terre,  
Au fond du jardin solitaire.*

*Et lentement je me souviens  
Des heures douces et lointaines...  
En cette place où je reviens,  
Le monde aux splendeurs incertaines  
A tenu pour moi. — Jours anciens! —  
Et lentement je me souviens.*

*Mon âme est pleine de tristesse.  
Où sont les élans d'autrefois?  
Les choses ont l'air en détresse,  
Et le triste jardin sans voix,  
C'est le tombeau de ma jeunesse.  
Mon âme est pleine de tristesse.*

JEAN HELLÉ.





## BIBLIOGRAPHIE

**V**oici le temps des longues soirées à la campagne, des lectures en commun. Les livres, un peu négligés pendant l'été, reprennent tous leurs droits, et ceux dont j'ai à parler aujourd'hui conviennent, à peu près, à toutes nos abonnées.

*Reflets sur la sombre route*, par P. LOTI (1), leur permettra d'apprécier suffisamment le talent si original de cet écrivain; ce sont de douloureux tableaux d'Espagne pendant la dernière guerre, puis des esquisses pittoresques parmi lesquelles une vision de l'étrange île de Pâques. Un traducteur habile a réuni sous le titre : *Sentinelles, prenez garde à vous*, trois nouvelles de la célèbre romancière italienne, M. SERAO (2), poignantes et émouvantes, la première surtout, histoire d'un petit enfant éclairant de sa pure présence l'enfer d'un bague. L'amère réalité de ces récits est adoucie par un sentiment de profonde pitié. *Sur la brèche*, par ANT. GIACOMELLI (3), également une œuvre italienne, encadre dans une très légère fiction les plus fortes pensées sur le devoir et les montre se transformant en actions : une jeune fille noble, jetée par le sort, comme institutrice, dans une famille d'enrichis, lutte en apôtre et réussit à faire pénétrer dans ces âmes fermées les sentiments élevés qui l'animent. C'est un livre d'inspiration sérieuse et chrétienne.

*Les Mémoires d'une petite fiancée sous Louis XIV*, par M. DHANYS (4), sont le journal supposé de la jeune duchesse de Bourgogne et s'adressent aux très jeunes filles qu'effraient les livres d'histoire, auquel cet amusant et gracieux récit a emprunté ses détails très exacts. H. GRÉVILLE a voulu, pour elles aussi, donner un pendant à la célèbre Dosia dans *Petite Princesse* (5), une gentille fillette russe, qui, avec autant d'esprit que de cœur, arrange le mariage de sa sœur et le sien. Les livres d'H. Gréville ont un public si fidèle que nous n'avons pas besoin de lui recommander celui-ci. Il en est de même de M. MARYAN, dont la nouvelle et touchante héroïne, *Annunziata* (6), orpheline grandie près du beau lac de Côme et arrivant au bonheur après de rudes épreuves, aura autant d'amies sympathiques que toutes ses devancières. Celle de J. DE COULOMB, dans le *Mari de Nadalette* (7) est une petite personne vive, indépendante, fort mo-

derne, mais qui ne manque ni de cœur ni de bon sens, quoique les événements où l'auteur la fait évoluer soient par trop du domaine romanesque. J'en dirai autant de *Liévin Liévinette*, par CH. d'HÉRICHAULT (1), mais le roman s'y relève d'une belle idée d'apostolat; le héros et l'héroïne, dignes l'un de l'autre, travaillent pour le bien au milieu de la population socialiste d'une ville du Nord. Les obstacles tragiques qui les séparent tombent à la grande satisfaction des lecteurs. *Anne-Marie La Providence*, par DANIEL LAUMONIER (2), est un dramatique récit des guerres du premier Empire; cette œuvre patriotique, d'un souffle élevé, non sans épisodes amusants, plaira aux frères comme aux sœurs, quoiqu'une jeune fille y tienne le rôle principal. Dans cette même collection, destinée spécialement aux familles, je signale *Pour la Patrie*, par P. VERDUN (3), et l'amusante *Odyssée de Claude Tapart*, par J. DRAULT (4), dont j'ai déjà parlé sous leur forme de livres d'étrennes.

Après tant de romans, quelques livres graves ont droit à leur place. Voici *La Femme chrétienne*, par l'abbé PIOGER (5), qui contient des principes sages pour se conduire dans la vie de famille et du monde, avec une piété solide, sans exagération d'aucune sorte, comme le dit l'aimable préface. S'adressant plus particulièrement aux jeunes filles, un charmant petit volume : *Avis spirituels sur le don de soi* (6), combattra avec succès la tendance trop générale à l'égoïsme, et enseignera aux natures les meilleures, qui parfois l'ignorent, l'art suprême de se donner avec profit pour tous, et d'abord pour soi-même. Ces ouvrages conviennent tout à fait — ce qu'on me demande souvent — à des lectures quotidiennes de piété. Le très beau livre de la comtesse DE FLAVIGNY, *Saint Hyacinthe et ses compagnons* (7), où l'histoire admirable du grand dominicain polonais, apôtre au XIII<sup>e</sup> siècle des nations slaves, est racontée avec le charme d'une légende et l'intérêt d'une œuvre fortement étudiée, mériterait davantage que ces quelques lignes, qui suffiront, néanmoins, pour le recommander aux heures sérieuses de nos abonnées.

A. CHEVALIER.

(1, 2) Calmann Lévy, ch. 3 fr. 50, rue Auber.

(3) Perrin, quai des Grands-Augustins; 3 fr. 50.

(4) Ollendorf, rue Richelieu; 3 fr. 50.

(5) Plon, rue Garancière; 3 fr. 50.

(6, 7) Bibliothèque de ma fille. Voir aux annonces.

(1) Bibliothèque de ma fille. Voir aux annonces.

(2, 3, 4) Mame, édit. chez Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice, ch. 3 fr.

(5) Haton, 35, rue Bonaparte; 2 fr. 50.

(6) Librairie Saint-Paul, rue Cassette; 1 fr. 50.

(7) Lecoffre, 90, rue Bonaparte; 2 fr. 50.





## LE ROI DES NEIGES

SUITE

IX



our était si étrange dans cette forteresse d'un autre âge, surgie de la neige et dressée dans les brumes, tout y surpassait tellement ce que Steven avait pu imaginer de sombre et de mystérieux, que, la lourde porte ouverte, il fut réellement surpris de voir, dans la clarté de la lanterne, non pas un spectre, mais un homme semblable à lui, un soldat danois débarrassé de sa cuirasse et vêtu de peaux et de fourrures, un soldat qui avançait le doigt posé sur les lèvres pour faire comprendre qu'il ne fallait pas éveiller le gouverneur. Le Iarl reconnut cet Anders dont Rorick lui avait parlé le matin.

Anders approcha, se pencha et murmura très bas :

— Si tu ne crains pas d'être surpris et maltraité par sire Warwolf, viens. Il est une âme en peine que tu peux soulager !

Et, trouvant qu'il en avait déjà trop dit, Anders remit son doigt sur sa bouche et fit signe à Steven de le suivre.

Ce dernier n'eut aucune hésitation. Ils descendirent très doucement, franchirent le fossé du donjon, puis traversèrent la cour pleine de neige, en évitant de passer près de la grille du chenil. Ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'enceinte fortifiée par une petite porte basse qu'Anders referma soigneusement. Ce fut seulement là, dans une galerie voûtée conduisant à une des tours qui dominaient le fiord et le village, que le Danois s'arrêta.

— Rorick, expliqua-t-il, certain que le gouverneur ne fera aucune ronde cette nuit, m'a chargé de relever les sentinelles et de le remplacer. Il dort maintenant paisiblement. J'ai profité de l'occasion pour te demander de venir voir mon camarade Siwar. Depuis le combat des ceintures, depuis l'orgie d'hier, il s'enfièvre, se lamente et ne

veut plus quitter la salle où nous couchons. Je ne sais quelles paroles mystérieuses tu as prononcées alors que tu le tenais terrassé sous ton genou, mais il n'a plus de force ni de goût à rien. C'est un corps dont l'âme s'en est allée. A l'entendre se plaindre et soupirer, j'ai eu pitié. Si tu le peux, rends la paix à l'esprit malade de Siwar, détruis le charme que tu lui jetas hier par tes paroles mystérieuses.

Le jeune Iarl ne prit pas la peine de détromper Anders.

— Mène-moi vers lui, dit-il, fort ému de la révélation, je tâcherai de le guérir.

Ils suivirent la galerie voûtée et s'arrêtèrent devant une seconde porte massive qu'Anders poussa :

— C'est ici, dit le Danois.

Et désignant une ombre dressée devant une étroite meurtrière, servant de fenêtre, il ajouta très bas :

— Vois : Siwar ne peut dormir, son mal l'étreint. Si tu sais les mots de délivrance, dis-les. Désires-tu pour cela rester seul avec lui ?

— Oui, laisse-nous, dit Steven. Veille seulement, au dehors, à ce que personne ne nous dérange. Et ne rentre qu'en cas d'alarme, si le gouverneur s'aperçoit de mon absence.

Anders se retira, tandis que le Iarl avançait dans une grande salle voûtée, ronde, éclairée par les bûches croulantes de la haute cheminée. Pour tout ameublement, une huche, des escabeaux ; contre le mur, deux longs coffres pareils à des cercueils et servant de lits aux Danois. Grelottant de fièvre, Siwar regardait courir les nuages blêmes sur le fiord noir. Steven, avant d'attirer l'attention du soldat, jouit un instant de cette étroite chappée sur l'espace, mirage de liberté. Au-delà des eaux, très loin, sur la rive de neige, brillait une petite lueur et, bien qu'il lui fût impossible d'en juger exactement à telle distance, le jeune homme se plut à imaginer que c'était peut-être, à l'auberge de Jorg, la lumière de la douce Wœlia, Wœlia qui veillait et s'inquiétait de lui !

Ce ne fut qu'une brève et consolante rêverie. Presque aussitôt, Steven posa sa main sur l'épaule de Siwar, qui, ttré de sa torpeur, se retourna vivement, étouffa un cri de surprise, et recula ainsi que devant une apparition. En une sorte d'égarement superstitieux, il demanda, haletant :

— O toi, qui maintenant obsède ma pensée,



comment es-tu venu ? Que veux-tu de moi, étranger ?

— Ne te trouble pas, dit Steven de sa voix calme et grave... Je suis ici parce que Anders m'a amené pour guérir ta tristesse...

Puis, sans autre transition, il parla la langue des îles Snorra :

— Et d'abord, Siwar, ne m'appelle pas étranger ; car, si mes yeux et l'émotion de mon cœur ne m'ont pas trompé, si tu as bien compris les paroles que j'ai dites en rejetant loin de moi le couteau meurtrier, je ne suis déjà plus un étranger pour toi.

— J'ai compris tes paroles, répondit Siwar d'un accent de plus en plus exalté, ce sont celles du Saint, ce sont celles que le vénérable archevêque de Sélia nous a dites, debout sur le rivage et les mains étendues afin de nous bénir, quand les navires danois nous emportaient, tassés comme du bétail, vers les terres lointaines de l'exil. Oui, j'ai compris la langue, si douce à mes oreilles, des Sept-Iles heureuses ! Viens-tu de cette contrée de soleil et de printemps ? Sais-tu les choses nouvelles de la Patrie bien aimée ! Dis-moi qui tu es, enfin ? Dis-moi ce que je veux savoir, ce que je ne peux te demander en présence des autres !

— Viens, dit Steven en saisissant la main brûlante de Siwar, viens vers ce foyer dont la flamme nous éclairera.

Et, devant le brasier qui les enveloppa de sa clarté rouge, les deux hommes se contemplèrent avidement, face à face. Steven dégrafa vivement son surcot, ouvrit son collet de vadmél, et, mettant le haut de sa poitrine à nu, plaçant son doigt sur la blessure faite par le couteau de Siwar et rouverte par les coups de Warwolf, il répéta lentement, solennellement :

— *Si tu veux mon secours, ne sois pas le maudit qui réjouit les corbeaux, mais commence et finis ta tâche les mains blanches !*

Devant la plaie que désignait le doigt du jeune homme, Siwar tomba à genoux, cacha sa tête dans ses bras et poussa un long gémissement de détresse :

— Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! J'aurais dû reconnaître la couleur bleue de tes yeux, le blond de ta chevelure, la pâleur de ta peau, le son de ta voix si doux à mon oreille ; mais j'étais devenu aveugle et sourd par leur brandevin ! Et j'ai levé le couteau contre toi, j'ai réjoui les corbeaux en me rougissant les mains du sang d'un frère, j'ai blasphémé la bonne parole du Saint, je me suis perdu par le parjure et le sacrilège !

Il écarta ses mains qui lui cachaient le visage et leva, dans une imploration suprême, son regard craintif vers Steven qui, debout, l'observait avec une émotion profonde. De sa poitrine encore découverte, de sa blessure béante, comme pour raviver le remords de Siwar, le sang se remit à couler lentement, goutte à goutte, sur la peau blanche du Iarl, et le jeune soldat, se voilant de

nouveau le visage, se reprit à gémir dans une plus grande exaltation d'angoisse :

— J'ai versé le sang d'un de mes frères. Et le sang ne s'arrêtera plus de couler ! Et je serai le maudit qui assouvit la faim et la soif des corbeaux !

Vivement, Steven referma son collet de vadmél et, se penchant vers le jeune soldat, il lui murmura :

— Apaise-toi, Siwar, tu n'es pas coupable. Si tu m'as fait cette blessure légère, c'est involontairement. Comment aurais-tu deviné que j'étais, comme toi, natif des Sept-Iles bienheureuses ? Ma plaie n'a presque pas saigné sous ton couteau. C'est le cuir clouté d'acier de Warwolf qui l'a rouverte. D'ailleurs, tu m'as blessé bravement, en pleine poitrine et face à face, avec une arme d'homme libre, dans un combat loyal où je pouvais me défendre, où ma fierté ne s'humiliait pas. Je n'en garde aucune colère au cœur. Mais lui, le loup de Ruvsdal, avec une sorte de fouet, m'a frappé au visage comme un serf, alors que je me tenais dans une attitude de très humble soumission ! Comprends la différence et pardonne-toi, Siwar, comme je te pardonne !

Le soldat restait agenouillé, gémissant encore sourdement. Steven lui tendit les deux mains, le releva.

— Debout, frère, debout, et ne pleure plus comme une femme ! Puis-je te parler à cœur ouvert ?

— Tu le peux.

— De quelle île es-tu, Siwar ?

— Je suis de Nilsen, *Nilsen aux rocs cyclopéens revêtus d'algues vertes, aux cimes de neige, Nilsen où les daims farouches et les cerfs fauves bondissent dans les ravins, où les mouettes et les goëlands battent des ailes dans la poussière d'écume des torrents.*

Puis, ayant récité la strophe de la saga avec emportement, il reprit plus froidement :

— Mon père est un homme libre, un Karl. Nous connaissions le bonheur avant la trahison danoise. Et toi, quel est ton nom ?

— Je me nomme Steven, je suis le fils de ce Iarl de Sverto qui reçut la mort dans la nuit de sang, des mains traîtresses des assassins du roi.

— Je connais les exploits de tes aïeux, ô jeune Iarl, ils étaient rois de la mer et les meilleurs soutiens de nos bons souverains. Les miens ont jadis combattu sous les ordres des tiens.

Et Siwar, avant que Steven put s'en défendre, lui saisit la main et la baisa de ses lèvres ardentes.

— Parle, maintenant, dit le soldat, parle, car ton secret entrera dans mon cœur comme dans un tombeau. Comment es-tu tombé si bas, que de servir de valet à ce Danois maudit ? Je frémis de douleur, ô Iarl, à voir ton noble et beau visage porter la trace de son coup de lanière.

— Pourquoi, volontairement, je me suis voué à



cette humiliation, Siwar, tu le sauras un jour, un jour prochain, si Dieu favorise mon projet. Apprends simplement, aujourd'hui, que non seulement ma vie dépend de ton silence, mais que d'autres existences, infiniment plus nobles et plus précieuses, en dépendent aussi !

— Que veux-tu dire ? Quelles existences peuvent être plus précieuses que la tienne ! Je brûle d'impatience. Dois-je comprendre...

— Ne parle plus, écoute. Depuis le jour où j'ai fui mon pays, je n'ai cessé de travailler au salut de la patrie. Sous ce costume de Norvège, dans mon rôle de marchand, puis de valet, dans cette citadelle où je suis prisonnier, à travers les périls et les obstacles, sous les outrages et sous les coups, je poursuis obstinément mon œuvre de délivrance et je la poursuis d'un cœur dont rien n'altérera l'amour et la fidélité. Ne m'en demande pas plus, car je ne puis t'en dire plus, et il me serait cruel de te refuser quoique ce fût, dans la joie d'une rencontre qui double ma confiance et ravive mon espoir.

— Quelle que soit la tâche que tu t'imposes, ô Iarl, je t'y aiderai, car je la devine généreuse et belle, dit Siwar, tout vibrant d'enthousiasme. S'il s'agit de délivrer ma patrie, j'y veux verser mon sang jusqu'à la dernière goutte. Ne me dis que ce que tu dois me dire. Sans comprendre, mais parce que tu l'auras commandé, j'agirai. Parmi les Danois détestés, je vivais comme un corps sans pensée. Tu seras ma pensée, ô Sverto, ô Iarl des Iles heureuses !

Et Siwar voulut lui reprendre la main, la lui baiser ; mais Steven lui fit signe de se calmer.

— Ne prononce pas ici le nom des îles Snorra : ce seul mot peut nous perdre. Parlons de toi.

— Hélas ! mes malheurs sont ceux de tous les enfants des Iles. Incorporé de force dans l'armée danoise, j'ai sollicité avec instance et obtenu enfin d'être envoyé en garnison lointaine, dans ces contrées de neiges et de brouillards, où je voulais oublier les visions enchantées d'une patrie que je ne reverrai plus !

— Ne désespère pas de revoir ta patrie, s'écria Steven de Sverto, s'exaltant à son tour, si je la revois jamais, tu la reverras ! Mais dis-moi encore, car le temps fuit, où et quand nous pourrions nous rencontrer de nouveau ?

— Chaque nuit où je ne serai pas de garde, ici, sans risque d'être surpris. Anders a déjà trop souffert du gouverneur pour nous trahir.

— Cet Anders doit descendre demain à Ruvsdal. Puis-je lui confier un message secret pour Jorg l'aubergiste ?

— Tu le peux, mais il y a mieux : je m'arrangerai pour descendre au village à la place d'Anders. Ainsi ton écrit arrivera plus sûrement encore à son adresse. Seulement, par prudence, dans le jour, devant tous, feins de ne pas me connaître.

— Un mot encore, ami. Depuis tant de mois que

tu es dans cette forteresse, n'as-tu rien appris touchant le mystère de Ruvsdal ? Tolwig m'a dit...

— Tolwig t'a parlé en homme libre, qui sent devant lui l'immensité des neiges et non pas l'ombre et le froid de ces murailles terribles.

— Ne cède pas à une crainte vaine, toi si brave, dit le Iarl de Sverto en cherchant les yeux de Siwar et en y fixant son regard résolu. Ce secret, dont tu as peur, est celui que j'ai juré de découvrir. Il importe au salut des Sept-Iles. Si tu me crois ton frère de malheur et d'exil, au nom de la patrie que tu pleures, dis-moi tout ce que tu sais ?

— O Iarl, s'il s'agit de la patrie, je te dois la vérité. Voici : on prétend qu'il est un prisonnier, — un seul — dans un des innombrables cachots creusés dans les entrailles du roc. Mais personne ne l'a vu, personne n'a pu l'entendre, personne ne sait en quelle malsaine et fétide basse-fosse, en quelle oubliette profonde, il agonise encore, s'il n'est mort. Ceux qui nous ont précédé dans cette citadelle n'en surent pas plus que nous. Quand messire Warwolf entra en fonctions, sa barque accosta à l'entrée, fermée d'une grille, qui ouvre dans le rocher, sur le fiord, au débouché du chenal. Le prisonnier, par un passage secret, fut introduit dans Ruvsdal. Le gouverneur n'avait que trois hommes avec lui. Deux sont repartis dans la barque : on ne les a pas revus. Le troisième fut, on ne sait comment, dévoré par les chiens-loups du chenil...

— Tolwig m'a dit tout cela. Mais toi, Siwar, qui connais les tours, les salles, les galeries, les passages et les cryptes de Ruvsdal, n'as-tu pas découvert quelque caveau secret où messire Warwolf ait pu cacher son prisonnier ?

— Je n'ai rien découvert. On m'a conté, toutefois, que, dans des temps reculés, alors que Ruvsdal n'était qu'une ancre de roches massives, refuge inaccessible des écumeurs de mer, ces hommes rudes avaient cherché du minerai de fer dans les entrailles du roc, et que, pour l'exploiter avec leurs moyens primitifs, ils avaient creusé des galeries ténébreuses et profondes, ouvert dans le granit l'excavation béante sur le chenal. Ces mines abandonnées existent encore, je le sais. Mais tous les couloirs que j'ai suivis sous terre m'ont conduit à la muraille d'enceinte ou dans la cour.

— Jamais tu n'as trouvé l'entrée de ces galeries profondes ? Ni aucun escalier ramenant directement dans le donjon ?

— Jamais. Si cette communication avec les mines anciennes existe, il faut qu'elle se trouve dans la partie souterraine et grillée qui sert de chenil aux loups de messire Warwolf. Lui seul y entre et il en porte la clé à sa ceinture.

— Oui, le chenil doit sûrement conduire à ces galeries, mais sûrement aussi on doit y pénétrer du donjon même, par quelque escalier ouvrant dans la salle habitée par sire Warwolf. Cela,



comme ressource suprême en cas de siège, est ainsi pratiqué dans maintes forteresses.

— Tu le sais mieux que moi-même, Iarl.

— C'est dans le cœur même du rocher qu'on a dû creuser les basses-fosses et les cachots. Le prisonnier de marque et de rançon considérable, l'otage précieux est là-dessous, à l'abri des coups de mains et des tentatives d'évasion. Une preuve de plus : si Warwolf ne quitte jamais sa chambre basse, c'est parce que là s'ouvre l'entrée que nous cherchons.

— Je te répète, Iarl, tu peux conjecturer de tout cela mieux que moi-même et cependant je ne crois plus à l'existence du prisonnier. Comment respirerait-il ? Nul soupirail n'apparaît au dehors. Comment le nourrirait-on ? Jamais aucun de nous ne porta la moindre ration à qui que ce fut.

Dans les objections même, la conviction de Steven puisait une force extraordinaire. A chaque question de Siwar, il se répondait à lui-même en soudaine divination : « Si froid ou si fétide que soit l'air des prisons souterraines, c'est cet air-là que le malheureux captif respire encore ! Sa nourriture, prise dans les déchets de la table du maître, c'est Warwolf qui la lui porte la nuit ! Et, s'il n'y a pas de porte secrète dans la muraille du donjon, c'est qu'une trappe existe sous le plancher. »

Plein de cette idée nouvelle, fiévreux de la vérifier au plus tôt, Steven reconforta Siwar de paroles fraternelles, puis songea à prendre congé de lui :

— Au revoir, frère. Fais le possible pour descendre à Ruvsndal à la place d'Anders. Je ne te demande aujourd'hui que de la complaisance et de l'adresse. J'aurai bientôt peut-être besoin de toute ta force et de tout ton courage.

— Mon cœur et mon bras sont à toi, noble Iarl.

— Merci. Repose-toi maintenant, il en est temps. Demain, encore une fois, je tenterai de découvrir l'issue souterraine du donjon.

Il tendit la main à Siwar qui la serra et la porta à ses lèvres.

— En toi je mets aussi mon espoir et mon salut, ô Iarl.

— Il faut les mettre en Dieu, ensuite en Saint Olaf, ami.

Ils se quittèrent.

Steven dut secouer fortement Anders qui, enveloppé de ses fourrures, s'était endormi dans la galerie voûtée. Ils retraversèrent la cour et, sans bruit, rentrèrent dans le donjon. Au seuil, Steven crut voir sous la porte un mince filet de clarté rouge, comme si messire Warwolf avait rallumé sa torche. Pour quelle visite étrange, inexplicable ?

## X

Les jours, si mouvementés à Ruvsndal, coulaient monotones à l'auberge et dans une ignorance

absolue du sort de Steven. Jorg avait fait à la jeune dame un récit fidèle de l'entrevue avec le gouverneur. Bien qu'effrayé des menaces de Warwolf, le brave homme n'avait pas exagéré les faits. Ils suffisaient amplement à justifier les alarmes de Wœlia.

De sa petite fenêtre, elle ne cessait de regarder la citadelle que pour aller prier devant l'autel improvisé où se trouvait l'image de Saint Olaf. Les heures lui semblaient longues. Son imagination lui représentait toutes les phases possibles de l'audacieuse entreprise, tous les dangers de celui dont la vie n'était que fidélité et dévouement à sa famille. Si grand que fut d'abord l'espoir qui l'avait poussée à accompagner le jeune Iarl de Sverto sur cette côte désolée, maintenant que son ami n'était plus auprès d'elle, l'espérance s'envolait de son âme : il n'y restait que des appréhensions. Au cas où celui qu'ils cherchaient si ardemment ne se trouverait pas à Ruvsndal, quelle imprudence à Steven d'être allé se livrer de lui-même à ses pires ennemis !

Ces pressentiments, que rien ne démentait ou ne confirmait, entretenaient l'impatience et la fièvre de Wœlia. Elle ne retrouvait un semblant de calme qu'à se rappeler les recommandations expresses du jeune Iarl et à s'y conformer au cas où quelque espion de sire Warwolf l'obligerait de paraître.

Fort heureusement, rien de tel ne se produisit. Et cependant, un matin, en son attitude coutumière près de la fenêtre, elle eut une alerte à voir un soldat descendre le chemin de neige qu'indiquaient seules les roches espacées.

« Sont-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles ? » se demanda Wœlia. Et les battements de son cœur se précipitaient follement. Une telle agitation la saisit qu'en dépit de sa réserve habituelle, elle appela Jorg et le laissa entrer pour la première fois dans sa chambre. Sans remarquer de quels yeux étonnés l'aubergiste regardait tous les objets étranges et riches qui transformaient la pièce au point qu'il hésitait à s'y reconnaître, elle l'entraîna vers la croisée et lui montra le soldat qui, tout près maintenant, marchait hâtivement, soulevant de ses bottes de fourrure une poussière de neige.

— Peux-tu reconnaître ce visage, ami Jorg ? est-ce celui d'un homme dévoué à sire Warwolf ?

— Noble maîtresse, dit Jorg, j'ai déjà vu ce visage à Ruvsndal. Je crois me souvenir que cet homme s'appelle Siwar, mais je ne sais rien de lui, car il descend rarement à mon auberge.

Peu rassurée, Wœlia pria l'hôte d'aller recevoir le nouveau venu qui se dirigeait vers la porte de l'auberge et, quelques instants après, Jorg rentra dans la pièce et tendit une lettre que la jeune dame saisit fébrilement.

— Lisez ceci tranquillement, ma noble dame, dit le Norvégien. Pendant ce temps, je prendrai connaissance du message qui m'est personnelle-



ment adressé ; je ferai causer Siwar et vous rapporterai de ses propos tout ce qui peut vous intéresser. Si pressé que soit le Danois, sa hâte s'atténuera quand j'aurai mis devant lui un bon pot de julöl.

Une fois seule, Wœlia lut la lettre à plusieurs reprises pour se bien pénétrer des ordres qu'elle contenait, puis elle la jeta au feu ainsi que le lui ordonnait Steven. Elle s'occupa de chercher et de réunir les choses dont le Iarl avait besoin. Elle prépara son envoi assez tranquillement, car le jeune homme, dans sa missive, avait omis tous les détails propres à inquiéter — les coups de lanrière de Warwolf, par exemple, ou la scène de lutte avec Siwar. La lettre s'achevait en recommandations très importantes et par l'exposé d'un plan de fuite dont Wœlia se réservait d'entretenir Jorg en particulier. Elle prit une clé cachée dans son corsage et ouvrit un des coffrets où se trouvaient plusieurs bourses de cuir gonflées d'or. Elle en prit deux non sans soupir, car cet argent appartenait au jeune Iarl de Sverto. Dans un autre coffret, elle prit un flacon de cristal renfermant une liqueur ou un vin précieux. Elle plaça ce flacon entre les bourses et elle eut soin d'entourer le tout de duvet d'eider, autant pour éviter de briser le cristal que pour étouffer le bruit métallique de l'or. Cousu dans une peau de renne, avec une grosse aiguille, cela forma un petit ballot assez facile à dissimuler. Elle achevait à peine que Jorg reparut.

— Siwar est pressé de remonter à Ruvsndal, gracieuse maîtresse. Il voudrait arriver à la citadelle avant le réveil du gouverneur, afin d'éviter d'être surpris et fouillé par lui au retour. Rorick fermera les yeux, car, sur la demande du jeune seigneur, j'envoie là-haut plusieurs outres de julöl et de brandevin. Mais il importe que votre ballot, à vous, ne passe pas par les mains de sire Warwolf.

— Il y va en effet du salut de Steven. Es-tu sûr du messager, bon hôte ?

— Il semble d'intelligence avec votre jeune ami. Ce matin même, du consentement de Rorick, avant de partir, il l'a vu et a reçu les deux lettres de sa main. Je le crois donc dévoué, encore qu'il n'ait ni les yeux, ni le teint, ni l'accent d'un Danois.

— Et quel accent lui trouves-tu, Jorg ?

— Cela ressemble à celui des îles Snorra.

La jeune dame tressaillit :

— L'accent des îles ! En vérité, Jorg, n'y aurait-il pas moyen que j'échange quelques mots avec ce garçon ?

— Ce ne serait peut-être pas prudent, noble dame.

— N'est-il pas bien moins prudent encore de lui confier ce ballot qui, remis à Warwolf, aggraverait singulièrement la situation de notre ami ? Tu le vois, Jorg, il est mieux que j'interroge ce soldat. Donne-moi ma cape : je m'en cacherai le

visage. Rien de mal n'en adviendra et je m'assurerai ainsi du degré de confiance que nous pouvons avoir en ce messager.

Jorg n'objecta rien. Il aida la dame à revêtir sa cape comme si son intention était de sortir et, peu après, ils pénétrèrent dans la salle où attendait Siwar. A première vue, Wœlia fut rassaisie par l'idée que c'était bien là un homme des Snorra et, pour en avoir la certitude, elle l'interpella à l'improviste dans le dialecte des îles :

— Es-tu de Sélia, la cité Blanche, compagnon ?

Siwar tressaillit à son tour ; mais, sans hésitation et dans la même langue, il répondit :

— Pour vous, ô jeune dame, qui parlez la langue chérie, je suis un fils des Sept-Îles. Pour ceux d'ici, je ne suis et ne dois être qu'un soldat de l'armée danoise. Mon cœur et mon bras appartiennent désormais à celui qui, là-haut, travaille au salut de la patrie. Donnez-moi tout ce que vous désirez qu'il reçoive : je le lui remettrai fidèlement.

Les paroles, l'attitude et le regard droit du jeune homme inspiraient confiance. Pourtant, Wœlia, par prudence dernière, hésitait à parler davantage, et Jorg, redoutant quelque expansion dangereuse, apporta son propre ballot qui, selon les recommandations de Steven, se composait de plusieurs outres de julöl et de brandevin. Puis il dit, précipitant le départ :

— Qu'attends-tu, Siwar ? La neige peut te reprendre en chemin et si le gouverneur se trouve au corps de garde lors de ton retour, il ne vous laissera pas une lampée d'eau-de-vie. Ne t'attarde donc pas.

Et il le poussait vers le seuil, lui fourrant son ballot sur l'épaule et celui de Wœlia sous le bras. Déjà Siwar gagnait la porte. Sur le seuil, il se retourna une dernière fois pour saluer la jeune dame. Celle-ci, le croyant sorti où près de sortir, dans un mouvement de tête machinal, avait secoué sa cape qui, glissant sur ses cheveux, découvrit son pâle et fin visage. Siwar la vit juste à ce moment et, saisi de cette beauté radieuse, prêt à laisser tomber ses fardeaux pour joindre les mains, il s'écria dans une sorte d'extase enthousiaste :

— Harald ! Harald ! Harald !

Wœlia frémit au nom balbutié par ces lèvres et, sentant son secret découvert, elle mit à tout hasard son doigt blanc sur sa bouche pour commander le silence. Elle souligna l'ordre de toute l'expression suppliante qu'elle put donner à ses yeux noirs, puis vivement elle rabattit la cape sur son visage et disparut.

Comme halluciné, Siwar, d'une voix de ferveur et d'admiration, répétait ainsi que dans un songe :

— Harald ! Harald ! Harald !

— Allons, allons, dit Jorg qui, ne pouvant s'expliquer l'exclamation, achevait de le pousser dehors, il faut que le séjour de Ruvsndal soit bien



austère pour que l'aspect d'une jeune fille te trouble à ce point la cervelle. Sauve-toi, tu n'as perdu que trop de temps dans mon auberge.

Mais Siwar, lui saisissant le bras, insista d'ardement :

— O Jorg, mon bon Jorg, dis-moi quelle est cette dame ? D'où vient-elle ? Ai-je rêvé ?... Est-ce une apparition ? Si tu savais... ah ! Jorg, si tu savais à qui elle ressemble si extraordinairement !

— Je crois, en effet, que tu rêves, l'ami. La solitude et l'exil de là-haut sont décidément mauvais pour la raison. Ne me débarrasserai-je pas de toi aujourd'hui ?

Et l'autre répétait toujours avec exaltation :

— Dis-moi quelle est cette dame... bon Jorg, dis-le et je te jure de ne le redire à personne au monde !

— Ouais, fit Jorg, c'est ma parente, ma nièce, sœur que tu es, et je ne saurais t'en conter davantage quand on m'écarterait. D'ailleurs, cette jeune personne n'a-t-elle pas mis son doigt sur ses lèvres pour te recommander le silence et la discrétion. Si elle t'a causé une impression si forte et que tu aies le moindre désir de lui complaire, ne cherche pas à savoir : tu la désobligerais.

Cette dernière semonce eut son plein effet.

— Oui, dit Siwar d'une voix encore agitée qui contrastait avec le calme subit de sa contenance, oui, je lui obéirai, je lui dois obéir comme au Iarl, plus qu'au Iarl, quand ça ne serait que pour cette ressemblance merveilleuse et parce qu'elle parle la langue du pays bien aimé !

Et, sur cette bonne résolution, Siwar remit ses deux fardeaux en équilibre et reprit dans la neige le chemin de Ruvsdal.

Dès que le jeune soldat se fut éloigné, la dame appela Jorg et lui fit part des recommandations de Steven. Elle ajouta :

— Je crois qu'il serait maintenant ingrat et maladroit de vouloir encore me faire passer à tes yeux pour la sœur d'un marchand ruiné. Venir ici trafiquer nous parut le meilleur prétexte d'aborder sans attirer l'attention. Depuis, nos façons, notre langage, tout enfin t'a prouvé que nous n'étions ni pauvres, ni négociants, ni même... frère et sœur.

Ici, Jorg sourit malicieusement :

— Par contre, maîtresse, j'ai deviné tout de suite que le jeune seigneur et vous étiez fiancés.

Ici, la jeune dame rougit légèrement, mais n'eut ni ce petit rire d'aise, ni cet embarras pudique que Jorg guettait comme un aveu. Elle reprit mélancoliquement :

— Non, pas même cela, bon Jorg : Steven et moi ne sommes pas fiancés.

Elle s'absorba dans ses réflexions douloureuses, puis reprit d'un ton plus vif :

— Notre causerie s'égare, ami, et nous voici bien loin de ce que je voulais te dire. Steven, tu

l'as compris, avait des raisons du plus haut intérêt pour pénétrer dans Ruvsdal. Il s'y est jeté volontairement, quitte à éveiller les soupçons, parce qu'il n'avait aucun autre moyen de s'y introduire. Il doit y accomplir une mission dont notre fortune, notre vie et celle de tout un peuple dépendent. Bien qu'il ne puisse m'apprendre encore s'il touche au but tant désiré, il lui importera, sa mission terminée d'heureuse ou de malheureuse façon, de quitter la citadelle le plus promptement possible ; car, à partir du jour où il aura tenté son coup d'audace, il sera là-haut en danger de mort. Or, d'après ce que je sais de ce Warwolf, mon compagnon ne pourra s'échapper de ces murailles que par use ou par force. Et c'est, hélas ! à quoi nous ne pouvons l'aider. Tout au moins pouvons-nous, s'il parvient de lui-même à franchir vivant cette enceinte maudite, lui faciliter la fuite et le soustraire à la poursuite du gouverneur.

— Le jeune seigneur a-t-il l'intention de gagner un gaard du plateau de glace, ainsi que Tolwig ?

— Non, Jorg, il faut que Steven et moi quittions les côtes de Norvège. Je dois dès demain soir, s'il se peut, fréter une barque bien montée, capable de tenir la mer jusqu'au port où nous trouverons un secours plus puissant. Tels sont les termes précis du message. J'ajoute que l'embarcation doit pouvoir contenir au moins trois passagers, outre deux ou trois marins sûrs et habiles à toutes manœuvres, surtout dans le goulet étroit.

— Madame, s'écria Jorg, je ne vous quitterai, vous et le jeune seigneur, qu'au but de votre voyage. Si vous avez la place de trois passagers, il y aura place pour moi, puisque vous n'êtes que deux.

— Nous serons peut-être davantage, dit Wœlia gravement. Oui, Dieu veuille que nous soyons au moins trois à la sortie du fiord ! Ton désir de nous accompagner, bon Jorg, me touche infiniment, mais je n'y puis consentir.

— Si vous trouvez bon de m'emmener, chère dame, le seigneur Steven le trouvera bon. La présence, en plus, dans votre barque d'un homme encore valide et très dévoué ne peut être un embarras, mais un secours non négligeable. Vous ne pouvez vous méfier de moi, madame, j'ai fait mes preuves : tout ce que vous m'avez dit, je l'ai gardé secret. En outre, il est un sentiment qui, si vous n'en ressentez d'autres plus flatteurs pour moi, vous doit obliger à m'emmener, c'est la pitié. Je serai tellement compromis, après votre tentative, que tout séjour à Ruvsdal me deviendra impossible tant que Warwolf et les Danois y seront maîtres. S'ils m'y laissent la vie, ils me la rendront insupportable et ce serait me perdre que de m'abandonner.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)





## MIRAGE D'OR

SUITE



E ne sais pas pourquoi Madeleine Legagne avait l'air si désagréable aujourd'hui, murmura Denise, lorsque la visiteuse et Jacqueline eurent refermé la porte. Ne l'as-tu pas remarqué, Suzanne?

Suzanne qui, tout ce temps, avait crayonné sans prendre part à la conversation, répondit d'un ton indifférent et rêveur :

— Je ne sais pas... Je ne l'ai guère écoutée; elle ne m'intéresse pas... J'ai beau dessiner sa tête dans tous les sens, je ne peux pas y adapter des ailes. Elle garde toujours l'air d'une figure de cire à l'étagère d'un coiffeur.

Gilberte se mit à rire :

— Eh bien! marche-t-elle à souhait, cette histoire des anges, petite Suzanne? Mais, croyez-moi, vous avez trop d'ambition, et vous vous créez une grande difficulté en voulant y faire figurer toutes vos connaissances. J'imagine que vous n'avez jamais essayé de m'y donner une place.

— Comment donc! s'écria Suzanne, je vous ai mise déjà parmi les anges gardiens. Tenez! voilà le projet. Voyez comme les ailes déployées font bien derrière votre tête frisée.

C'était le sujet des rêveries presque constantes de Suzanne, cette histoire des anges; une histoire en images sur fond d'or ou d'azur, une succession d'aquarelles représentant les anges dans leurs diverses fonctions, et retraçant les faits historiques auxquels ils se trouvent mêlés.

Elle avait déjà esquissé plusieurs feuillets qui, malgré leurs nombreuses imperfections, dénotaient un talent de composition original et poétique, empreint d'un charme mystique très profond. Mais, toujours mécontente de son œuvre, elle abandonnait les feuilles commencées pour en essayer d'autres. Les esquisses et les projets s'entassaient dans ses tiroirs. Toute la famille, leurs connaissances même, y figuraient, et le trait était toujours d'une ressemblance frappante.

Au grand amusement de ses frères et sœurs, Suzanne, depuis longtemps pénétrée de son sujet,

couvrait inconsciemment les marges mêmes des livres qu'elle lisait de petites têtes souvent faciles à reconnaître, encadrées d'ailes d'anges tantôt déployées dans un élan paradisiaque, tantôt pieusement repliées, les deux pointes ramenées sous le menton.

— Voyez-vous, soupira Suzanne, très sérieuse, tandis que Gilberte et Denise se penchaient, souriantes et amusées, sur le dessin qu'elle leur avait tendu, pour arriver à ce que je voudrais, à ce que j'ai là dans le front, au fond de mes yeux qui le voient si bien quand je les ferme, il faudrait que je pusse aller en Italie étudier les fresques du peintre des anges, Fra Angelico. C'est la seule chose que je désire au monde, mais cela, oh! je le désire, oui!

— Tu iras, affirma Jacqueline, qui venait de rentrer dans la chambre.

Sa sœur la regarda, les yeux agrandis : — J'irai?

— Certainement. Pourquoi n'irais-tu pas? Les choses qu'on se donne la peine de désirer avec force arrivent toujours : on contraint le sort.

— Voilà des idées de Jacqueline, fit Denise en secouant la tête.

— Elle ne doute de rien, mademoiselle Genêt d'or! dit Gilberte, riant. Maintenant, mes amies, je m'enfuis. Ma femme de chambre, que je fais attendre en bas, et qui a un repassage monstre en perspective, va être d'une humeur massacrant!... Ne vous dérangez pas une seconde fois, Jacqueline.

Malgré ses protestations, Jacqueline suivit la jeune fille.

— Gilberte, fit-elle à voix basse, lorsque toutes deux se trouvèrent seules sur l'escalier. Pourquoi aviez-vous ce regard inquiet quand vous êtes arrivée? Ne niez pas; je l'ai bien vu. Qu'y a-t-il? Madeleine Legagne était pointue comme une aiguille à larder, cela ne m'a pas étonnée; mais, vous, vous étiez meilleure encore que d'habitude... il y a quelque chose.

— Je craignais que vous n'eussiez reçu de mauvaises nouvelles de votre père... balbutia Gilberte. Je vais vous dire tout, franchement, Jacqueline; mes inquiétudes étaient peut-être sans motif, vous qui connaissez le fond des choses, vous jugerez. Mon père a su, par ses relations au ministère de la guerre, que M. Genest avait rencon-



tré des difficultés pour certaine faveur qu'il sollicitait... La contrariété lui aurait arraché, paraît-il, des paroles trop vives qui, malheureusement, pourraient nuire à ses projets. Mais, tout cela, je vous le répète, ce ne sont que des bruits qui n'ont peut-être aucun fondement; n'en parlez pas à votre mère. Je suis fâchée que ma figure ait été si parlante pour vous.

Après avoir reconduit son amie jusqu'à la grille, Jacqueline revenait à travers la petite cour sablée et plantée de fleurs, la tête baissée, d'un air absorbé qui lui était peu habituel, lorsqu'elle s'entendit appeler :

— Mademoiselle Jacqueline...

Elle leva vivement le front.

Un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans se tenait debout sur le perron, à l'entrée de la maison.

Très grand et mince, la figure maigre, les yeux enfoncés, d'un noir profond, il avait le front d'un rêveur, élargi aux tempes, et la mâchoire un peu carrée d'un volontaire. Sa tenue était d'une correction irréprochable, bien que ses vêtements révélassent, par certains luisants, leur vétusté, et il appuyait une main longue et blanche, très soignée, sur la rampe du perron.

— Vous êtes encore là, monsieur Dalistro ! s'écria Jacqueline ; je vous avais vu arriver, mais je vous croyais reparti. Si vous attendez Genêt, je vous préviens qu'il ne doit rentrer que pour dîner. Peut-être, malgré l'absence du chef de famille, voudrez-vous nous faire l'honneur de vous asseoir au festin que Félicie confectionne avec art, et qui doit être, ce soir, un haricot de mouton, suivi d'un plat d'épinards, et couronné par un pot de miel... Je cueillerai des fraises en votre honneur.

Jacqueline avait pris et relevé en paniers les pans de sa jupe et soulignait chaque article de ce menu par une révérence majestueuse.

Gérard Dalistro la contemplait du haut des marches. Sa figure restait grave et son attitude un peu cérémonieuse, mais, au fond de ses yeux noirs, un sourire inconscient et très doux mettait une lueur caressante. Il n'écoutait guère ce qu'elle disait, elle eût pu discourir longtemps sans qu'il l'interrompît par une seule parole ; son esprit était tout au rêve que la présence de M<sup>lle</sup> Genêt d'or y réveillait toujours. Un rêve doré comme ses cheveux, charmant comme sa grâce candide, un rêve plein de joies douces et chères, vers lesquelles aspirait avec une force irrésistible la pauvre âme passionnée du jeune homme, abreuvée de solitude et des tristesses d'une existence de deuil et de labeur commencée dès la jeunesse.

Depuis trois ans, il venait constamment dans la maison de M. Genest, donnant des répétitions aux garçons, travaillant avec le père, s'asseyant souvent aux repas de famille, où l'accueillait presque maternellement M<sup>me</sup> Genest, touchée de son abandon d'orphelin, et à laquelle sa physionomie sé-

rieuse, ses manières réservées inspiraient confiance. Et, depuis trois ans que l'écho du rire de Jacqueline lui avait pour la première fois mis au cœur il ne savait quel tressaillement inconnu, il avait senti éclore et grandir ce rêve qui, plus impérieusement chaque jour, demandait à devenir la réalité.

Mais la vie était là, avec ses exigences implacables.

Quelques années plus tôt, son seul parent, le frère de sa mère, lui avait rendu les comptes d'une tutelle paternellement manifestée par l'abandon du pupille, depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de vingt et un, dans une maison d'éducation médiocre, qui l'avait abrité d'abord comme élève, puis comme sous-maître. Ces comptes, parfaitement en règle, établissaient, sans conteste possible, que Gérard Dalistro se trouvait à la tête d'une rente de huit cents francs, et l'oncle, sans se départir de son attitude plus que froide, avait ajouté en le quittant :

— Mon garçon, tire-toi d'affaire, et n'attends rien de moi. Ton père n'avait pas un sou vaillant et ta mère l'a épousé malgré mon opposition énergique. Je ne le lui ai pas pardonné, et encore bien moins de m'avoir légué l'embarras de m'occuper de toi ; maintenant, j'en suis libéré. Je ne voudrais pas faire d'injustice : si je meurs sans enfant, ma fortune doit te revenir ; mais, quoique déjà veuf de deux femmes et privé d'héritier, je te préviens que je me remarie dans quinze jours, comptant bien, cette fois, sur un meilleur résultat.

Depuis, Gérard n'avait plus entendu parler de ce bon parent, et, fidèle à la résolution qu'il s'était imposée, n'avait rien fait pour lui rappeler son existence.

Doué d'aptitudes remarquables pour les sciences, il s'était mis à travailler cette branche d'enseignement avec une ardeur et une ténacité rares.

Mais la science ne nourrit pas, surtout les appétits de vingt ans. Coucher dans une mansarde sans feu ni air, manger du pain et du saucisson, en y ajoutant quelques sous de pommes de terre frites, les jours d'opulence, ce n'est pas un régime qui mette le cerveau en mesure d'accomplir impunément de rudes besognes. Gérard Dalistro, au bout de deux ans d'une lutte acharnée, s'en était rendu compte. Son diplôme de licencié, obtenu avec mention, l'avait réduit à un état d'épuisement total où le moral sombrait dans le découragement en même temps que le physique dans l'anémie.

Une proposition de l'Institut Fromental, que lui valait son brillant examen, s'était présentée alors comme une planche de salut. Grâce à cette nouvelle situation et à des appointements raisonnables, le jeune homme avait pu reprendre pied dans l'existence et poursuivre ses études dans des conditions qui lui promettaient un succès complet.

Aussi, bien que la fortune aux yeux bandés qui



parcourt les chemins sur sa folle roue, ne se fût pas encore montrée à son horizon, Gérard Dalistro avait une certaine façon de serrer la mâchoire pour dire (surtout depuis que la pensée de Jacqueline le hantait) : « Je veux arriver et j'arriverai ! » qui eût subjugué la capricieuse déesse elle-même.

— Eh bien ! monsieur ? fit Jacqueline, après une dernière révérence, suivie d'un moment de silence ; daignerez-vous accorder une réponse à mon humble proposition ?

Son ton un peu mécontent parut arracher Gérard à ses rêveries ; il s'excusa, remercia, mais il avait du travail pour toute la soirée.

— Vous ne vous reposez donc jamais ?

— Si, quelque fois, maintenant par exemple.

Et le jeune homme sourit.

Jacqueline fit la moue, sans perdre de temps à chercher ce que sous-entendait ce sourire mystérieux.

— Au moins, viendrez-vous au bal demain ?... Oui ! Voilà qui est bien... Mais j'ai appris un joli pas tout nouveau que j'aurais voulu répéter avec vous ce soir... Il n'y a pas moyen ? Je vois que vous n'êtes aimable que pour les sciences ; si elles pouvaient figurer dans les quadrilles ou valser, je suis bien sûre que vous n'auriez jamais un regard pour les autres danseuses !...

— Les sciences ont leur bon côté, croyez-moi, M<sup>lle</sup> Jacqueline, et danser n'est pas tout dans la vie... Justement je voulais vous parler de choses sérieuses qui me tourmentent... Genêt est si emporté et je sais votre mère et M<sup>lle</sup> Denise tellement impressionnables que j'agirai mieux, je crois, en m'adressant à vous... Je vous ai vue si bien les remonter dans les pires moments... vous êtes ici le vrai rayon de soleil, qui chasse toutes les ombres...

Mais Jacqueline, de son propre aveu, était peu sensible à la poésie ; elle s'assit d'un air résigné, sur les marches du perron.

— Cela signifie que vous allez me communiquer quelque chose de désagréable. Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre de votre père que j'ai reçue ce matin...

Jacqueline eut un geste désespéré et porta ses deux mains à sa tête :

— J'en étais sûre ! Ils se sont tous donné le mot pour ne pas me laisser jouir de mon bal, demain ! Que je suis malheureuse !

Gérard l'observait, consterné et contrit :

— M<sup>lle</sup> Jacqueline, vraiment, c'est très dur à vous de me faire ces reproches ! Ce n'est pas ma faute...

Sa désolation parut si comique à Jacqueline qu'elle partit d'un grand éclat de rire et, sautant sur ses pieds :

— Naturellement, ce n'est pas votre faute. Que vous êtes drôle !... Voulez-vous que je vous dise, M. Dalistro ? Eh bien, vous prenez les choses

trop sérieusement, c'est pour cela que vous avez toujours un air soucieux qui fait croire aux gens que vous faites partie d'une demi-douzaine de conspirations... Voyons, que vous a écrit papa ?

— Il m'écrit qu'il reviendra demain et il me paraît dans une crise de découragement inquiétante ; il parle de jeter son manuscrit au feu. Il a rencontré des difficultés qu'il n'avait pas prévues, et son irritation contre les gens qui entravent son projet n'a plus de bornes. L'idée de revenir ici en vous rapportant cet échec au lieu du triomphe promis lui est extrêmement pénible, je le sens... Ce que je voulais vous dire, M<sup>lle</sup> Jacqueline, c'est d'essayer de préparer votre famille, afin qu'on reçoive votre père en dissimulant toute déception, comme si vous étiez persuadés que le triomphe en question n'est que reculé. Cela vaudrait mieux, voyez-vous, et ce serait le seul moyen de l'empêcher de tout abandonner, à moitié chemin, encore une fois...

Il s'interrompit brusquement, comme confus de la dernière phrase qui venait de lui échapper. Jacqueline, trop absorbée pour le remarquer, hochait la tête, grave et songeuse.

— Je comprends... Je vais tâcher de faire la leçon aux autres, en leur persuadant que c'est mon opinion... Mais dites-moi, là, bien franchement, M. Gérard, est-ce que vous y croyez, vous, au livre de sciences de papa ?

Gérard Dalistro rougit sous sa peau brune et hésita avant de répondre. Cependant les yeux bleus de Jacqueline le dévisageaient d'un regard clair et perçant, chargé d'une interrogation presque impérative. Il secoua la tête :

— Bien franchement, je ne crois pas que votre père puisse en tirer tout ce qu'il s'imaginait... C'est un livre qui ne manque pas de valeur et peut avoir son utilité... Seulement, il y a un point faible... On l'a signalé à M. Genêt un peu trop brutalement, j'en ai peur... Il faudrait que ce fût très travaillé, et, alors, il arriverait peut-être au but qu'il se propose ; mais il a voulu aller trop vite... Voyez-vous, ce que je crains, c'est qu'il veuille faire imprimer l'ouvrage tel quel, à ses frais. Il me parle d'un emprunt auquel il songe ; j'espère qu'il n'a rien fait... Il faudrait que M<sup>me</sup> Genêt l'en empêchât, à tout prix...

— Oui, dit Jacqueline d'un accent particulier ; je vois cela, il faudrait que maman l'en empêchât, c'est bien simple.

Gérard Dalistro descendait les marches vers elle :

— Maintenant, je dois m'en aller très vite, j'ai une répétition à donner à cinq heures. Si je pensais que ma présence pût faire quelque bien, je reviendrais demain...

— Oh oui ! revenez ! s'écria Jacqueline ; si vous ne pouvez rien de mieux, vous emmenez Genêt ; c'est celui qui me donne le plus de mal.

— Et... et... me pardonnez-vous, M<sup>lle</sup> Jacqueline,



d'avoir un peu troublé la joie que vous vous promettiez pour demain ?

Il se trouvait au bas du perron et, elle, debout, à quelques marches au-dessus de lui. Le regard éploré qu'il levait vers elle et son ton repentant, la firent rire de nouveau :

— Je vous pardonne à une condition...

— Laquelle ? fit le jeune homme, vivement.

— Vous vous engagez à la remplir ?

— Je m'y engage, répondit-il avec un sérieux qui augmenta encore la gaieté un peu railleuse dont pétillaient les yeux de Jacqueline.

— Vous la remplirez, quelle qu'elle soit ?

— Quelle qu'elle soit ! répéta-t-il d'un ton solennel, et intérieurement, il sentait une joie extraordinaire à l'idée de se trouver ainsi à la merci de son désir et de son caprice.

— Eh bien ! demain soir, vous ne partirez pas avant le cotillon, suivant votre mauvaise habitude. Et si un danseur ennuyeux m'invite, je dirai que je suis engagée avec vous.

La figure de Gérard s'était quelque peu allongée :

— Mais si le danseur qui se propose, ne vous semble pas ennuyeux ? questionna-t-il, inquiet.

— Dans ce cas, vous danserez avec Denise... Ce sera toujours la même chose pour vous, vous ne sortirez pas de la famille.

Et elle lui rit au nez, avec une gaieté si impertinente et si franche à la fois, qu'il eut malgré lui un sourire contraint.

— M<sup>lle</sup> Denise... certainement, je serai très honoré... balbutia-t-il, mais...

Jacqueline remontait les marches en courant :

— Denise ! je le pense bien que vous seriez honoré ! Sans compter qu'elle danse dix fois mieux que moi. Allons ! c'est entendu ! c'est entendu, j'ai votre parole. A demain !

Le jeune homme poussa un soupir et, après l'avoir vue disparaître, s'éloigna à pas lents, sans se douter qu'elle le surveillait, à travers les rideaux transparents qui voilaient la porte vitrée. Un sourire amusé flottait dans ses yeux et sur ses lèvres.

M<sup>lle</sup> Genêt d'or était-elle tout à fait véridique lorsqu'elle disait : « Il est amoureux de Denise ou de moi... on ne peut pas savoir ? »

Il est permis de croire qu'elle, du moins, possédait quelques lumières sur cette question.

## V

Jacqueline, au lieu de rejoindre ses sœurs dans la « chiffonnière », traversa la salle à manger, puis une sorte de véranda qui servait d'atelier aux garçons pour toutes espèces de travaux fantaisistes, en même temps que d'abri, en hiver, à deux ou trois caisses d'orangers et quelques plantes vertes. Cinq marches qu'elle descendit d'un pas léger, la

menèrent dans le jardin. Une grande pelouse où l'herbe croissait drue malgré la chaleur et restait verte et veloutée par larges places que le soleil ne pouvait atteindre, des groupes d'arbustes qui poussaient à leur gré, sans qu'un coup de ciseau contrariât les allures extravagantes de leurs frondaisons, deux grandes allées pleines d'ombre faisaient de ce jardin, tout mélancolique et sauvage qu'il parût d'abord, un délicieux coin de verdure.

Jacqueline traversa la pelouse d'un pas grave, prit une petite allée tournante et alla s'asseoir sur un banc circulaire, ombragé par un massif de tilleuls vigoureux qui voilaient de leurs branches retombantes et feuillues le mur de clôture.

La tête dans ses mains, les coudes sur ses genoux, elle se plongea dans de profondes réflexions. Mais l'immobilité était antipathique d'instinct à sa nature toute impulsive. Au bout de quelques minutes, elle se leva brusquement, fit deux ou trois pas en long et en large sous le bosquet, puis avisant une échelle appuyée à la maîtresse branche de l'un des arbres et placée là, sans doute, pour la cueillette des fleurs de tilleuls qui embaumaient l'air, elle en escalada les degrés. Se glissant sous le feuillage, elle arriva ainsi jusqu'à la hauteur du mur et s'y assit délibérément.

— J'ai besoin de grands horizons pour penser, se dit-elle en manière d'excuses à elle-même.

L'horizon était borné d'un côté par les fourrés et taillis d'un petit bois, mais de l'autre, il s'étendait à perte de vue sur des champs de blés dorés et de seigle roux, ondoyant à l'infini ; des haies basses où neigeaient les fleurs d'églantine et de larges bandes de prairies d'un vert profond et doux, les coupaient d'espace en espace ; des collines arrondies, à ce moment baignées de soleil, dessinaient sur le ciel d'un bleu intense une ligne sinueuse. Quelques toits de fermes s'élevaient çà et là et, isolée, à l'angle d'une route qu'on ne voyait pas, se dressait une croix de pierre.

Jacqueline y arrêta son regard, se rappelant un mot mélancolique de Denise, au sujet de cette croix, élevée jadis par un d'Armenould, au coin d'un morceau de terrain rocailleux et rebelle à la culture, pour lequel Bernadin Genest n'avait jamais pu trouver d'acquéreur :

— On nous enlève tout le reste, mais on nous laisse notre croix !

— Cette parole-là, c'est tout Denise ! murmura Jacqueline, hochant d'un air profond sa tête nue, ébouriffée par son passage au travers des branches. Denise aura toujours les épaules tendues pour recevoir les croix que la Providence voudra bien lui envoyer ! Moi, je suis d'avis qu'il vaut mieux crier grâce vers le Ciel, quand on se sent le dos trop meurtri, quand on n'en peut plus ! Et c'est bien notre cas maintenant. Ah ! nous sommes dans une belle passe !... Il faut que maman empêche papa... C'est on ne peut plus simple, n'est-ce pas, M. Dalistro ? Oh oui ! tout à fait simple !...



Jacqueline fit une pause pleine de sous-entendus. Elle se représentait l'état dans lequel son père reviendrait le lendemain.

— Tout le monde, en nous parlant de lui, prend la figure de circonstance que l'on a avec les gens menacés d'un désastre. On espérait vaguement quelque chose de son voyage à Paris, mais, maintenant, il faudra bien se dire que tout cela n'était que du vent. Ah ! j'ai une jolie famille ! reprit-elle tout haut, avec un désespoir réel que ne dissimulait pas la note enfantine et comique qui lui était naturelle. Papa va s'arracher les cheveux, maman pleurera, Genêt criera que sa carrière est brisée, Gustave grincera des dents et déclarera qu'il veut se faire colporteur, les deux petits n'oseront plus rire et Denise et Suzanne ne songeront qu'à mourir. Ah oui ! elle est jolie, ma famille !

Les yeux de Jacqueline se mouillèrent :

— J'ai l'air de rire, mais j'ai bien plutôt envie de pleurer, tout cela est horrible ! — Comme un bébé, elle se frotta les yeux de ses deux poings avec un geste rageur : — Moi qui voudrais tant les voir tous heureux ! D'abord, c'est un besoin que j'ai, de voir tout le monde heureux autour de moi !

Ce moment d'abattement ne dura pas. Jacqueline tira son mouchoir, se moucha d'un air résolu et, se croisant les bras dans une attitude napoléonienne, elle déclara à haute voix :

— Eh bien non ! il ne faut pas que les choses continuent ainsi. Des gens se sont tirés d'affaires dans des situations pires que la nôtre ; le tout, c'est de vouloir... Mais, tous, ils n'ont même plus le courage de vouloir être heureux. Eh bien, moi, je veux qu'ils le soient ! je chercherai, je trouverai, et, s'il faut prendre le taureau par les cornes, je le prendrai !

Et Jacqueline tendit dans un beau mouvement oratoire ses deux poings fermés vers le petit bois voisin, comme si le taureau en question devait surgir de ses profondeurs.

Elle s'arrêta interdite. Au moment où elle ébauchait ce geste violent, un cavalier venait d'apparaître au débouché du sentier qui, sortant du bois, longeait le pied même du mur sur lequel était juchée la jeune fille.

Battre en retraite ? Impossible, l'échelle se trouvait trop loin et difficile à joindre, force fut bien à Jacqueline de demeurer sur son perchoir. Elle s'efforça de s'y tenir dans une pose d'une grande dignité, tout en affectant de récolter assiduellement les fleurs de tilleuls qui balançaient leurs touffes odorantes au-dessus de sa tête, en frôlant ses cheveux blonds.

Le cavalier avançait toujours, mais lentement ; son cheval, très ardent, rongea son mors, semblant se plier avec peine à cette allure.

Si Jacqueline feignait de ne pas le voir, ce personnage ne paraissait nullement préoccupé de lui témoigner la même discrétion ou la même indifférence. Ses prunelles, d'un bleu d'acier, au

regard incisif et un peu railleur, ne quittaient pas, au contraire, la silhouette gracieuse qui décorait la crête du vieux mur.

Grand et maigre, plutôt que mince, la moustache blonde relevée hardiment sur des lèvres fortes et rouges, les cheveux châtain clair, encore épais, on lui aurait donné de loin une trentaine d'années. De près, son teint pâli, une certaine sécheresse dans la ligne belle et régulière des traits et, aux coins des lèvres et des paupières, les rides qui ne trompent pas, indiquaient qu'il avait dépassé la quarantaine.

Jacqueline, comme toutes les femmes, savait très bien voir sans regarder ; elle l'avait reconnu de suite.

Le comte de Lègle, propriétaire d'un château du voisinage où il passait quelques semaines chaque été, au moment des chasses, le plus souvent avec une élégante et joyeuse compagnie de Parisiens, excitait tout particulièrement la curiosité des habitants de Villebon.

Sa personne et sa manière de vivre défrayaient les conversations et leur fournissaient un sujet presque inépuisable. Les jeunes filles voyaient en lui une sorte de héros de roman ténébreux et fatal, qui les intriguait en les effrayant un peu. Parfois, il se montrait aux réunions les plus *select* de Villebon, mais l'on remarquait qu'il n'y faisait danser que les jeunes femmes, dédaigneux des jolis minois qui souriaient sur les banquettes des danseuses chaperonnées par leurs mamans. Du reste, le plus souvent, il se tenait parmi les groupes d'hommes, et le tapis vert des tables de jeu paraissait avoir pour lui plus de séduction que tout le reste.

C'était un célibataire endurci, prétendait-on, et les parents prenaient en parlant de lui certains airs de réticence faits pour donner carrière aux imaginations vives. On racontait que de bonne heure orphelin et maître de sa fortune, il avait dévoré deux millions en dix ans, ce qui supposait un assez bel appétit ; mais, comme il lui restait encore, d'après les on dit, une soixantaine de mille francs de rente, ce péché, impardonnable s'il l'eût laissé sur la paille, devenait, pour bon nombre de personnes, une peccadille excusable.

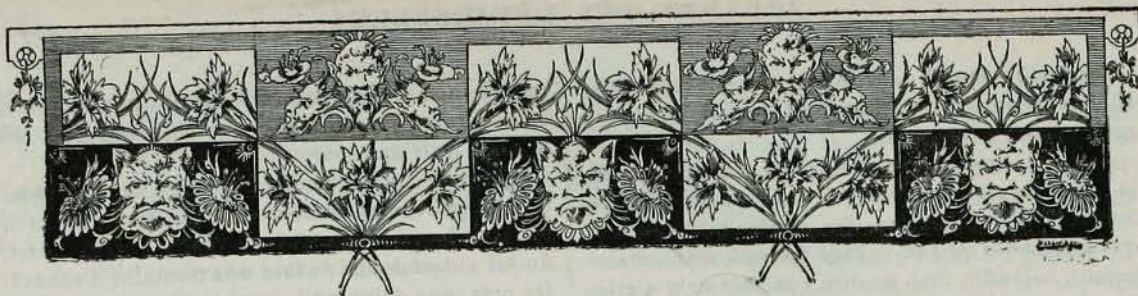
Cependant, le cavalier était arrivé au pied du mur et presque en dessous de Jacqueline. Gênée sans doute par ce regard qu'elle sentait fixé obstinément sur elle, la jeune fille fit un mouvement maladroit et son mouchoir, dans lequel elle empiétait avec une hâte un peu nerveuse les fleurs de tilleuls, lui échappa des mains et tomba sur le sentier.

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)







## Causerie de Quinzaine

Royan, 25 août.



La vie moderne a des tournants si brusques, des contrastes si absolus qu'on se prend parfois à envisager la réalité comme un rêve. Ce soir, je dîne à Paris, après avoir passé ma journée un peu dans les magasins, un peu chez les très rares amis qui y sont encore, je prends le train comme on prend l'omnibus, et me voilà partie. La nuit

tombe, les arbres, les maisons, passent sous mes yeux comme des fantômes entraînés dans ma course vertigineuse; la lune les éclaire, mais mes yeux se voilent, mon esprit s'engourdit peu à peu; ce n'est ni la veille ni le sommeil, quels voyageurs ne connaissent cet état désagréable? Enfin, le temps passe tout de même, et, quand le jour se lève, tout est changé autour de moi. J'entends d'autres voix dire d'autres mots, j'aperçois d'autres cieux, on s'agite, on s'interpelle bruyamment : « *Tieng, là voilà, biene ! Tè, c'est Georges, ce chérubing !* » Et les baisers pleuvent, les bousculades aussi. Je mets la tête à la portière, ahurie et curieuse ; nous sommes arrivés ; en quelques heures, nous avons traversé la France : voici la Gironde ! Moi aussi, j'embrasse, car des êtres aimés m'attendent et m'accueillent ; les « chérubings » m'apparaissent sous la forme de collégiens bronzés, vêtus de maillots, jambes nues, coiffés à la diable, des têtes de brigands. Une voiture nous emporte et, au détour du chemin, l'Océan apparaît dans sa tranquille splendeur, avec sa ceinture de sable blanc, ses phares, ses cou-

ches, et son doux bruit de vagues. La terre, la mer, les grands pins poudreux, les baigneurs, les maisons coquettes, les hôtels bourdonnants, les naturels du pays, je voudrais tout voir, mais j'ai beau faire le balancier aux portières de droite à gauche, et de gauche à droite. Je perds la moitié de tous ces détails, si amusants pour le voyageur qui arrive. Heureusement que j'ai le temps de me dédommager.

Mais qu'il fait chaud, mon Dieu ! 35, 36, 37 degrés, on ne les compte plus, tant il y en a, c'est comme les années d'une coquette qui approche de la quarantaine. On conçoit que, par une pareille température, on ne songe qu'aux bains ; tout le monde est chaussé, habillé et coiffé de blanc, quels que soient l'âge et le sexe, et cette transformation en fromage à la crème sous le soleil éclatant achève de donner la note joyeuse et élégante qui est indispensable à la plage. Chaque jour, la chaleur augmentant, on simplifie son costume, les enfants passent des bas aux chaussettes, des chaussettes aux espadrilles, et quelques-uns même se refusent ce superflu, et galopent dans le sable comme de petits mendiants à qui la chaussure est interdite. La pêche aux crevettes, aux palourdes et aux huîtres permet aux jolies baigneuses des libertés qui seraient plus qu'étranges ailleurs que sur les bords de la mer ; c'est le cas d'avoir des dessous élégants, car on se retrousse au-dessus des genoux, et, ainsi écourté, on a des airs de gamine tout à fait étonnants.

Royan n'a pas de physionomie propre, c'est la plage des hôtels, des maisons meublées ; pour avoir la vraie impression sur le pays, il faut aller un peu plus loin, au village de Saint-Georges de Didonne, beaucoup moins élégant et beaucoup plus pittoresque. Le 15 août, j'ai suivi sa procession du vœu de Louis XIII, et je me croyais en pleine ville italienne ou maltaise. Le pieux cortège, où les filles couronnées de roses blanches portaient la Vierge sur leurs épaules, chantait des cantiques avec ces jolies voix sonores du Midi, tandis qu'aux portes, cachées sous la treille, quelques mandolines murmuraient le refrain pieux.



Les maisons, bleues, roses, vertes, ont des vérandahs aux piliers blancs où croissent en désordre les rosiers grimpants, les vieux figuiers aux fruits noirs, les géraniums rouges ou blancs. A travers le feuillage, on aperçoit une tête curieuse qui s'avance pour mieux voir le défilé; les yeux sont brillants et doux, les dents éclatantes sur les lèvres rouges, et le sourire qui les montre rappelle l'Espagne par son charme mystérieux et hardi tout à la fois. Nous avançons toujours, et voici que la mer accompagne à son tour la prière chantée. Elle est bleue comme la ceinture de la Vierge, et le soleil qui s'y reflète y jette une longue traînée d'or fondu, des voiles penchées fuient vers l'est, les unes blanches, les autres roses, et les méduses, irisées comme de monstrueuses opales, bercent leurs tentacules transparentes au gré du flot qui vient mourir à nos pieds.

Les vieilles femmes même ont leur charme pittoresque sous la capeline ou le mouchoir noir au fond duquel on aperçoit leur peau tannée, leurs mèches grises et des regards luisants qui leur donnent un air de sorcières fûtées. Sur le marché, où je suis allée m'imprégner de mœurs locales, j'ai aperçu, grimpée sur une charette débordante de soles, de tomates, de raisin et de piments, une de ces fées au casse-noisette inquiétant et à l'œil noir, qui manœuvre ses corbeilles. Son fouet interpelle les passants, morigène le *pitchoun*, fait reculer son cheval, tout à la fois. On devine une ancienne jolie femme sous ces ruines du visage ratatiné, et il y a de la race dans ses moindres gestes.

— Qu'est-ce que c'est que cette marchande de poissons? demandai-je à la femme du pilote qui me patronait.

— C'est une comtesse qui a eu des malheurs.

— Diable! une comtesse!

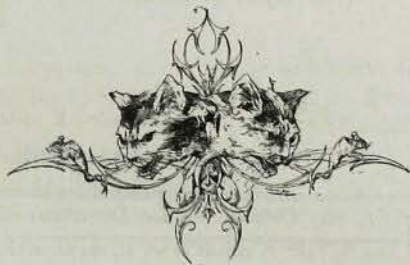
Mais je ne m'étonne plus de rien, il fait si chaud, ça tape sur les têtes et on vous fait des récits tout à fait extraordinaires, avec la ferme conviction que c'est vrai; n'en croyez rien pour les trois quarts. Je quitte les terrasses italiennes de Saint-Georges pour la plage très sélecte de Pontailhac. Là, plus de pêcheuses retroussées, courant pieds nus sur les rochers et découvrant les coquillages sous les goémonds noirs, plus de vieilles pythonisses coiffées comme des nonnes, mais de belles madames parfumées, pomponnées, blanches,

roses, bleues, le menton enfoui dans le gros nœud de tulle, et la taille fine emprisonnée dans la jaquette de piqué blanc; on est assis par groupes, on fusionne avec des amis retrouvés par hasard ou des voisins aimables, on organise des promenades, des parties de bicyclettes, on se donne rendez-vous au Casino, pour le soir, et, à cinq heures, on prend son bain. Hélas! faut-il le dire, sous l'uniforme de baigneuses, on ne reconnaît plus la soubrette de sa maîtresse et, parfois même, c'est à la confusion de la femme du monde qu'on se trompe.

Une fois acclimatée à la plage, j'ai voulu étendre mes promenades et, par 37° centigrades, j'ai pris le tramway forestier qui s'enfonce dans la forêt de la Coubre, sous les grands pins brûlés, dans les solitudes ardentes, le long des côtes au sable doré qui s'appelle *Galon d'or*. La brise qui vient du large permet de passer dans ces fournaies sans y rôtir ses sourcils, et l'on a des points de vue magiques sous bois, à chaque détour du chemin. Pour varier ses impressions, il faut ensuite s'embarquer sur le petit vapeur qui conduit à Soulac, et, après avoir visité les ruines de l'abbaye qui dort sous les sables depuis cent ans et qu'un nouveau caprice de la dune mouvante vient de rendre à la lumière en partie, il faut revenir sur l'eau par un clair de lune comme celui que nous avons en ce moment. Ce retour plein de fraîcheur et de poésie est une des plus charmantes choses qu'on puisse voir; la côte avec ses jolies conches tranquilles à cette heure, les phares qui s'allument et s'éteignent au loin, le sillage brillant qui marque notre passage, l'odeur marine et la blanche lumière qui nous baigne; tout cela berce, enivre et l'on voudrait toujours vaguer.

Demain, nous irons voir des grottes où des troglodytes vécurent en solitaires, au temps jadis; maintenant, on y boit du petit vin blanc et l'on y mange du fromage de chèvre en riant et en chantant. Il faut toujours rire et chanter en ces bienheureux pays du soleil, puis... mais que vous importe, quand vous recevrez cette lettre, il n'y aura plus de bains de mer, plus de pêches, plus d'excursions pour vous et pour moi; on rentrera ses espadrilles avec un soupir et nous commencerons à penser à nos patins.

C. DE LAMIRAUDIE.







## DEVINETTES

### Mots en if

*Verticalement* : Poète de la première partie de ce siècle.

*Horizontalement* : Deux fois dans accès. — Pour appeler. — Courageux. — Satisfait. — Ville de Sicile. — Dans l'âme. — Poète latin. — Pour les repas et les travaux. — Entre le prisonnier et la liberté. — Voyelle. — Dans un van. — Dans le pain. — Poème lyrique.

(Don Quijote.)

### Mots en triangle

Ville de Sicile. — Lien charmant. — Fleur printanière. — Chez le serrurier. — Mets délicat. — Pronom personnel. — Dans l'eau et dans le feu.

(X. Y. Z.)

### Mots en croix de Malte

*Mot formant la croix intérieure* : Ce qui attend le criminel après son crime.

*Triangle en haut et à gauche* : Nuance éteinte, sans éclat. — Pour la cheminée. — Indique le chemin. — Signifie qui n'est plus. — Consonne.

*Triangle en bas et à droite* : Ou presque. — Chaussure à semelle de bois. — Un demi-frère. — Belle saison. — Dans l'eau.

### Charade

Lectrice, cherchez l'un non loin de l'Amazone.  
Vous trouverez le deux sous n'importe quelle zone ;  
Pour l'éviter, au moins dans son appartement,  
On inventa le tout, utile assurément.

(Brin de varech.)

### Mots en étoile

*Horizontalement* : Au genou. — Conjonction. — A Venise. — Au pied de l'autel les saints sont souvent en ..... — Petit quadrupède chasseur. — Poème triste et langoureux. — Sur la pelote. — Note de musique. — Qui aide à respirer.

(Maman de Brin d'herbe.)

### Blason

Quelle est la famille qui porte dans ses armes une lyre et un serpent ?

(Une abonnée de douze ans.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES D'AOUT

*Mots en trident* :

R O F M  
N R A U  
C A N A L  
E N C R E  
R O I  
I  
S  
C  
O  
P  
P  
E  
E

*Mots en losange* :

P  
N O E  
N U L L E  
P O L D E R S  
E L E V E  
E R E  
S

*Métagramme* : Dôme, Côme, Rome, Tome, Home.

*Mots en lampe* :

L  
M A T  
B A R O N  
B R I O C H E  
C L O C H E R  
T H E  
E  
J  
B A T  
Q  
R U E  
C A L E C H E  
G A U L O I S  
G R E V E  
G R I V E  
A N E

*Charade* : E toile.

*Enigme* : Pierre.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.